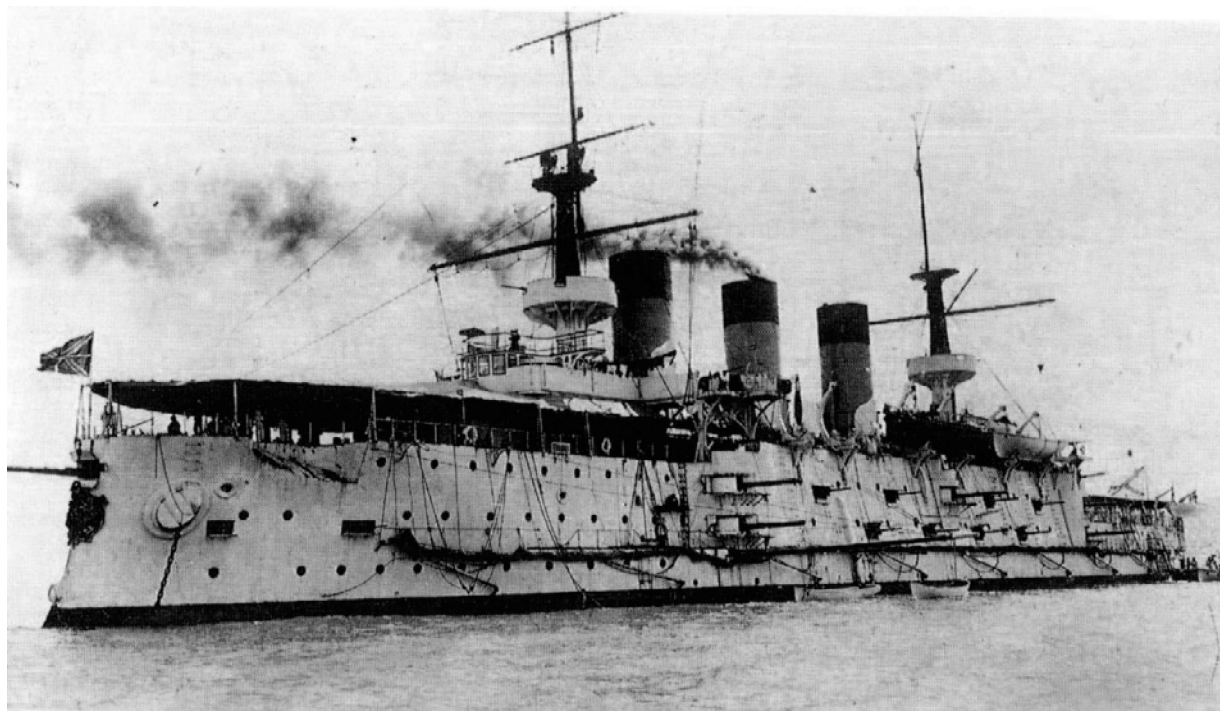


(un fin connaisseur de son métier), qui avait modifié les affûts de batterie des canons de 10 pouces afin de leur donner une plus grande portée.

En tant que général-major, avant la Grande Guerre (la Première Guerre mondiale), il était directeur de l'usine de canons d'Oboukhov. Un de mes cousins, aussi un Kefeli, y travaillait comme ingénieur. Ces derniers représentants des deux corps dissous étaient de grands spécialistes chacun dans son domaine. Pourquoi ces corps ont-ils été dissous - cela reste incompréhensible.



Le Peresvet en Extrême-Orient, 1902

II - LES CÉRÉMONIES DANS LA MARINE

Au cours des cinquante dernières années, la marine a beaucoup changé. Sous l'influence des nouvelles armes mises en service après la Seconde Guerre mondiale, la marine, en tant que force de combat sur mer, pourrait perdre de son importance, voire disparaître. L'aviation, la bombe atomique dominent déjà aujourd'hui, sur terre comme sur mer.

En décrivant les cérémonies, je veux que l'on se souvienne du passé.

A bord des navires de guerre de toutes les nations, sont accomplies de nombreuses cérémonies, auxquelles participent tous les officiers et matelots libres de service, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas de quart à ce moment-là. Elles sont particulièrement nombreuses à bord des grands bâtiments faisant partie d'une escadre.

Leur signification

L'élément capricieux de la mer a imposé un rituel, identique dans toutes les nations, et ce n'est pas un hasard. La nécessité d'être toujours sur le qui-vive et toujours prêt, de manière unie et disciplinée, à faire face aux caprices imprévisibles du temps, aux diverses situations imprévues en mer et aux difficultés techniques, ainsi qu'aux tâches de combat, lorsque, en quelques secondes, il faut évaluer la situation, prendre immédiatement une décision et l'exécuter rapidement, cela exige de l'équipage d'un navire une cohésion et une coordination particulières, afin que tout le personnel, du commandant du navire au dernier matelot de deuxième classe, puisse, comme un orchestre harmonieux, exécuter rapidement et avec précision la volonté de l'amiral à son signal, à l'ordre du commandant qui en découle et, aux instructions de l'officier ou de celui qui commande la manoeuvre. Il est nécessaire que chaque machine à bord obéisse à son machiniste sans défaillance, sans retard, avec précision, selon les besoins, et en harmonie avec une centaine d'autres. La symphonie d'actions d'une telle complexité sur la surface perpétuellement mouvante de la mer, avec ses terribles surprises, exige de l'équipage une vigilance, une attention et une activité incessantes. Il n'est pas surprenant que dans toutes les nations, depuis des temps immémoriaux, les coutumes, cérémonies et ordres maritimes soient presque identiques, surtout sur les navires de guerre.

Le lever des couleurs

La cérémonie la plus importante, la plus solennelle et quotidienne est le lever du pavillon national, chez nous le pavillon de Saint-André (drapeau blanc avec des bandes bleues diagonales - l'étendard du navire de guerre), à huit heures précises du matin, et son amenée exactement au coucher du soleil.

Quelques minutes avant huit heures du matin, l'officier de quart commande :

– « *La garde sur le pont ! Timoniers aux pavillons ! L'équipage à s'aligner par quart (11) !* »

Une dizaine de marins, en tenue de garde, avec cartouchières en bandoulière et fusils à la main, sortent précipitamment des ponts couverts, presque en courant. En marchant, ils fixent rapidement les baïonnettes à leurs fusils et se mettent en rang sur la dunette (le lieu sacré du navire) à bâbord, face au centre du pont, tenant le fusil « au pied ».

En face de la garde, à tribord, les officiers se mettent en rang, toujours strictement dans le même ordre. De la coupée tribord en direction de la poupe, se tiennent d'abord les officiers de marine. Sur leur flanc droit se trouve le commandant en second du navire (chez nous, un lieutenant avec le grade de capitaine de corvette) Eliseev, suivi des autres officiers de marine par ordre d'ancienneté : Rimsky-Korsakov, canonnier en chef, puis le lieutenant Krotkov, officier torpilleur.

Après les officiers de marine, et toujours par ordre d'ancienneté, se tiennent les ingénieurs-mécaniciens (le plus ancien était Eysmont).

11) Quart : l'équipage d'un navire est divisé en quatre quarts destinés à assurer la continuité des fonctions nécessaires à la navigation en temps ordinaire. Dans les cas qui nécessitent une plus grande activité (ou une plus grande attention), ou encore au mouillage ou à quai afin de permettre le repos et les « corvées », l'équipage est divisé en trois tiers. Il peut aussi être divisé en deux bordées : c'est la division la plus grande permettant la permanence d'un maximum de fonctions. Enfin dans certains cas, comme les postes de manoeuvre ou de combat, chaque membre de l'équipage est de service à son poste. Par extension, le quart est la période de service : « *je suis de quart de 20 à 24* » (heures).

S'il y a à bord des officiers des corps dissous : des « navigateurs de la flotte » et des canonniers (nous avions le commandant navigateur Lizoblyudov), ils se tiennent après les officiers de marine. Après les mécaniciens, à leur suite, se trouvent les médecins du navire, et après eux, les officiers de l'amirauté (ingénieurs, commissaires et autres) et les fonctionnaires navals.

De mon temps, avant la guerre russo-japonaise, les officiers de l'amirauté et les fonctionnaires navals naviguaient encore parfois sur les grands navires en tant que gestionnaires des biens du navire. Par la suite, ces fonctions ont toutes été transférées aux « conducteurs de la flotte ». Dans les états-majors des escadres, il y avait encore des fonctionnaires du département de la Justice en tant qu'auditeurs. Avant la première guerre mondiale ils ont été renommés officiers de l'amirauté. Derrière les médecins du navire, dans le même rang, se tenait l'aumônier du navire, suivi des officiers qui se trouvaient sur le navire en tant que « passagers » ou même par hasard pour le service, mais toujours dans le même ordre par grade et ancienneté, entre eux.

Si un amiral était présent sur le navire, les membres de son état-major formaient un groupe distinct et se tenaient en rang, mais à gauche des officiers du navire et à côté d'eux.

Les conducteurs formaient un groupe distinct à tribord.

Tout l'équipage du navire se met en rang par quarts à tribord et à bâbord du navire, mais à droite de la coupée, jusqu'à la proue, en deux rangées.

Rapports

Lorsque tout l'équipage est en rang (cette opération rituelle prend deux ou trois minutes), le commandant du navire sort de l'écoutille du commandant.

L'officier de quart commande :

– « *Garde à vous !* »

Et le commandant de la garde :

– « *Présentez armes !* »

Les officiers portent la main droite à la visière.

Le premier à s'approcher du commandant avec un rapport est le commandant en second. Derrière lui viennent les spécialistes principaux, sans ordre particulier : l'artilleur, l'officier des mines, le mécanicien et le médecin.

Chacun fait son rapport dans son domaine :

– « *Monsieur le capitaine de 1^{er} rang ; à bord du cuirassé de Sa Majesté Impériale Peresvet !* » etc.

Le mot français « rapport » dans la marine russe était prononcé avec l'accent sur le « o » - « *rappórt* », tandis que dans l'armée russe, il était prononcé avec l'accent sur le « a » - « *rápport* ». Cette tradition a été strictement maintenue tout au long de mon service dans la marine, jusqu'à la révolution.

Pendant tout le rapport, celui qui fait son rapport et le commandant tiennent la main à la visière et se regardent dans les yeux. Après le rapport, le commandant serre la main de chacun des rapporteurs et échange parfois deux ou trois phrases sur le service. Ensuite, le commandant passe en revue le reste des officiers et, généralement, serre la main de chacun et dit deux ou trois mots sur le service ou par courtoisie. Puis le commandant du navire salue l'équipage et séparément, la garde. L'équipage et la garde répondent, comme c'était la coutume à l'époque, d'une voix unanime, forte et joyeuse :

– « *Nous vous saluons, Votre Haute Noblesse !* »

Les conducteurs étaient salués séparément par le commandant, mais il ne leur serrait pas la main. Ils répondaient au salut en tenant simplement la main à la visière en regardant le commandant.

Lever des couleurs

À ce moment, l'aiguille des heures approche de huit heures.

L'officier de quart annonce discrètement au commandant :

– « *Il va être l'heure !* »

Le commandant répond brièvement :

– « *Envoyez les pavillons !* »

Alors, l'officier de quart commande d'une voix forte (souvent avec un porte-voix) :

– « *Pour les couleurs ! Garde à vous !* »

Puis, en regardant le navire amiral (il était considéré comme élégant de lever les couleurs exactement en même temps que l'amiral), ou simplement sa montre, il continue fortement et distinctement :

– « *Envoyez la marque et le pavillon !* »

L'officier de quart (voir note 11 page 17) lui-même porte la main à la visière. La garde présente les armes. Et le commandant, tous les officiers et tout l'équipage en rang, ainsi que tous les marins présents en haut près de leurs postes, retirent leurs casquettes et restent tête nue. Tout le temps que la marque et le pavillon, lentement hissés par les timoniers, également sans casquettes, n'atteignaient pas leur place.

Sur le *Peresvet'*, les jours de parade, il y avait un grand et beau pavillon en laine spéciale appelée « flanelle ». A poste, il flottait dans l'air avec des ondulations gracieuses et délicates.

À la fin du lever, tout le monde remet sa casquette, et sur un signe du commandant, l'officier de quart commande à nouveau fortement :

– « *La Garde en bas ! Équipage, rompez les rangs !* »

Le chef de la garde commande :

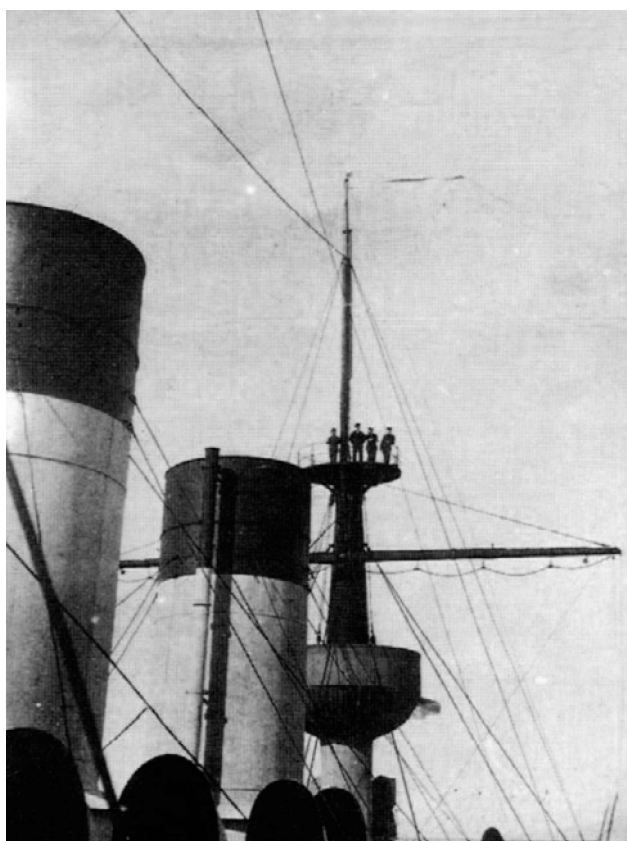
– « *L'arme au pied !* »

La garde descend. Le commandant retourne à ses quartiers. Les officiers descendent dans le carré pour prendre ou finir leur thé, et l'équipage se disperse sur le navire.

Si le navire était un navire-amiral (avec un amiral ou un officier d'état major dont le bâtiment porte la marque), alors lui et son état-major participaient également à la cérémonie de lever des couleurs, et après les rapports et les salutations du commandant, la même procédure abrégée était effectuée par l'amiral, auquel le commandant faisait son rapport.

Lever des couleurs en mer

Lorsque le navire était à l'ancre, le pavillon de Saint André était hissé sur la hampe arrière, et en mer, sur la vergue,



Vue sur les cheminées et le grand-mât du Peresvet'

vergue oblique dirigée vers la poupe et fixée à une extrémité au mât arrière, ou sur le mât d'artimon.

Au mouillage, tous les participants à la cérémonie se trouvaient sur la dunette, et en mer, l'officier commandant la cérémonie donnait ses ordres depuis la passerelle. Les autres officiers, la garde et l'équipage, comme au mouillage se trouvaient sur la dunette.

Le petit pavois

En temps de guerre, lorsque le navire entrait en combat et le premier jour du début de la guerre, on hissait le petit pavois (les mêmes pavillons de Saint André) sur les mâts de hune des deux mâts en plus du pavillon de poupe.

J'ai eu l'occasion de voir hisser le petit pavois deux fois dans ma vie : le premier jour du début de deux guerres : la guerre russo-japonaise et la Première Guerre mondiale.

Ces cérémonies grandioses d'importance historique sont plus précisément :

1. Le 27 janvier 1904 dans l'escadre du Pacifique en rade de Port-Arthur, sous la marque du vice-amiral Stark, commandant l'escadre.
2. Dans la rade de Sveaborg le premier jour de la Première Guerre mondiale sur le croiseur cuirassé «*Rurik*», sous la marque du commandant de la flotte de la Baltique, le vice-amiral von Essen.

Les autres pavillons

Parmi les trois ou quatre dizaines de pavillons embarqués sur chaque navire de guerre, les plus nombreux sont les pavillons alphabétiques. Chacun de ces pavillons représente une lettre : «a», «b», «c», «d», etc. Ensuite viennent les pavillons qui sont les marques de personnes de haut rang, à commencer par Sa Majesté l'Empereur jusqu'au plus ancien sur la rade.

La flamme

Il y a un pavillon qui, par sa forme particulière et sa signification, attire particulièrement l'attention. Elle est très chère au cœur des marins. C'est la flamme !

Au début, la flamme est un petit pavillon de Saint André, qui s'étire en une longue bande blanche de flanelle et va en se rétrécissant jusqu'à la pointe. La longueur de la flamme atteint parfois sept à huit sagènes (soit 15 à 17 mètres) qui flotte dans l'air et descend jusqu'au pont à la poupe du navire. Plus le navire a passé de temps en mer, surtout à l'étranger, plus sa flamme blanche comme neige, ondulant comme un serpent avec des reflets délicats, est longue.

Je me souviens d'une telle flamme sur le croiseur *Razboïnik*, arrivé à Port-Arthur à la veille de la guerre après un voyage de presque trois ans à l'étranger avec des quartiers-maîtres de manœuvre. Sa flamme touchait l'eau de la mer.

La flamme est hissée au sommet du mât au moment de l'appareillage du navire et n'est jamais descendue, ni de jour ni de nuit, tant que le navire est considéré comme en campagne.

Elle est particulièrement chère à tout l'équipage, car à partir du moment où elle est hissée au sommet du mât, tout l'équipage reçoit, en plus de sa solde et de son allocation de table, une

allocation de campagne, qui double presque la solde de l'officier, du conducteur et du marin. En voyage à l'étranger, toute la solde sous la flamme était payée en or, soit encore 50 % de plus. Voilà pourquoi la flamme était chère à tous !

Lecture du règlement maritime

L'une des cérémonies les plus intéressantes, mais rares, était la lecture du règlement maritime. Parfois, le dimanche, vers 10-11 heures du matin, après le service religieux, l'officier de quart, par l'intermédiaire de ses assistants de quart (quartiers-mâîtres), appelait tous les officiers et l'équipage en rang sur le pont. Le commandant sortait et, après quelques mots d'introduction et le retrait des casquettes, lisait lui-même plusieurs articles du règlement maritime de Pierre le Grand, avec une grande révérence, comme un prêtre lit l'Évangile à l'église. Généralement, on lisait les articles sur le devoir au combat.

Les jours du Tsar

Les jours du Tsar, une chapelle provisoire était installée dans l'espace de commandement sous le pont couvert, joliment décorée de pavillons de signalisation colorés. Le service était célébré par l'hiéromoine Venjamine (Benjamin).

Tous les officiers, les conducteurs et l'équipage qui n'était pas de service, à commencer par le commandant du navire, assistaient au service. Tous en uniforme avec décorations et sabres.

Après le service, la même cérémonie que lors de la levée du pavillon avait lieu : la garde, la musique, les officiers et l'équipage en rang, et le commandant ou l'amiral félicitait tout le monde pour ce jour solennel, par exemple l'anniversaire de Sa Majesté l'Empereur. On jouait l'hymne solennel «*Dieu protège le Tsar*». On criait «*Hourra!*». Un salut était tiré au canon. Le matin, tout le navire était décoré de la proue à la poupe en passant par la cime des mats par des pavillons de signalisation (grand pavois).

Ensuite, une partie de l'équipage était autorisée à descendre à terre. Après le repos (de 12 heures à 14 heures), sur ordre de «*chanter et s'amuser*», des chansons et des danses avaient lieu sur le gaillard d'avant jusqu'au dîner.

Accueils et accompagnements

L'une des cérémonies très fréquentes, se répétant plusieurs fois par jour, était les accueils et adieux des personnalités, surtout sur les navires où un amiral avait sa marque.

A chaque arrivée et départ d'un amiral, qu'il soit le sien ou un autre, la garde, les officiers et l'équipage étaient appelés en rang. Les mêmes honneurs étaient rendus au commandant du navire. Les commandants avaient le droit de suspendre temporairement l'appel des officiers et de la garde pour eux-mêmes. Il y avait obligatoirement quatre factionnaires à la coupée.

Les généraux n'avaient pas droit à l'appel de l'équipage. En général, les généraux étaient moins bien traités dans les honneurs que les amiraux. L'équipage n'était pas appelé pour eux, seulement la garde et les officiers.

Les commandants des autres navires des deux premiers rangs n'avaient droit qu'à l'appel de la garde. Les amiraux, généraux et commandants de grands navires étaient accueillis à l'échelle de coupée par le commandant du navire lui-même (s'il était de rang inférieur à son invité), sinon il était remplacé par le commandant en second.

Tous les autres officiers d'état-major de la marine et de l'armée étaient accueillis (et raccompagnés) par le commandant en second et l'officier de quart, la main à la visière.

Tous les autres officiers subalternes de la marine et tous les fonctionnaires civils et toutes les personnes civiles de la société, y compris les dames, étaient accueillis à l'échelle uniquement par l'officier de quart, la main à la visière.

Chaque personne montant à bord d'un navire de guerre, devait se découvrir en passant de l'échelle de coupée au pont du navire.

Lorsque le timonier annonçait à l'officier de quart qu'une chaloupe approchait, il indiquait également qui se trouvait à bord.

Si un officier supérieur, même un médecin naval, un officier de l'armée ou un fonctionnaire d'un rang semblable, se trouvait dans la chaloupe, l'officier de quart commandait immédiatement :

– « *Les factionnaires à leurs postes, à tribord !* »

Et si c'était des officiers subalternes et des civils :

– « *Les factionnaires à leurs postes, à bâbord !* »

Les officiers supérieurs (comme les amiraux) avaient le droit d'accoster le navire par l'échelle de tribord, et les officiers subalternes seulement par celle de bâbord.

Par mauvais temps, cela n'était pas respecté. L'officier de quart indiquait alors à la chaloupe où accoster. Les amiraux, les généraux et les dames, avaient droit à quatre factionnaires.

C'était un héritage de l'époque de la marine à voile. Les factionnaires avaient alors des cordages (12) auxquels on s'accrochait pour monter à bord par une échelle raide ou une échelle de corde. Les hommes de corvée aidaient les arrivants à monter à bord du navire. Aujourd'hui, les hommes de corvée se tiennent des deux côtés de l'échelle de coupée, sans rendre hommage à l'invité du navire. Si les factionnaires sont quatre, deux se tiennent sur la plateforme inférieure de l'échelle et tendent, si nécessaire, les extrémités des cordages aux arrivants, et les deux autres se tiennent sur la plateforme supérieure de l'échelle.

La marque

C'est une très ancienne coutume, presque chevaleresque : chaque amiral commandant une flottille de navires de guerre naviguait et commandait en hissant sa marque. Cette marque était hissée au sommet du mât du navire à bord duquel il se trouvait à ce moment-là.

Si c'était un contre-amiral, c'était un pavillon de Saint André avec une bande rouge en bas hissé sur le mât avant (mât de misaine). Si c'était un vice-amiral, avec une bande bleue sur le deuxième mât (grand mât). Si c'était un amiral, ce qu'on appelait un « *amiral complet* », c'était un pavillon de Saint André, également sur le grand mât.

Le grand-amiral de la flotte (à l'époque le grand-duc Alexis Alexandrovitch), les ministres de la marine et de la guerre, le gouverneur général de l'Extrême-Orient et le commandant en chef

12) On dit cordages : il n'y a qu'une seule corde à bord d'un navire de guerre : celle de la cloche, de même qu'il n'y a qu'une seule ficelle : celle du sifflet du bosco.

avaient leurs propres marques distinctives.

Les ambassadeurs et même les consuls avaient également leurs propres marques distinctives.

Lorsqu'un navire de guerre accueillait Sa Majesté l'Empereur, l'étendard impérial était hissé - sur fond jaune-doré, un grand aigle bicéphale noir.

Les autres membres de la famille impériale avaient également leurs propres marques.

« Général complet »

Il est curieux de noter qu'à cette époque, dans le département de la marine, il existait le grade de « *général complet* », qui était parfois attribué aux généraux de l'amirauté, du corps de l'artillerie navale, des navigateurs de la flotte et des juges.

Bien sûr, cela ne signifiait pas que les autres généraux étaient des « *généraux incomplets* », au sens propre ou figuré.

Un général complet, selon la table des rangs, correspondait à un général d'infanterie, un conseiller privé actuel et un amiral, bien sûr lui aussi « *complet* », bien que ce ne soit pas précisé.

Le grade de général complet était généralement attribué à ceux qui recevaient des postes de membres du Conseil d'État et étaient en quelque sorte à la retraite. En pratique, la plénitude du grade de général allait en sens inverse de la plénitude de sa puissance réelle.

Amiral et général

Pour moi, qui ai étudié à l'Académie impériale de médecine militaire, servi dans l'armée et la marine, participé à trois guerres (la révolte des Boxers, la guerre russo-japonaise et la Première Guerre mondiale), à l'âge de 70 ans, mon opinion, formée dès ma jeunesse, s'est renforcée qu'il y a une différence morale entre le grade d'amiral et celui de général.

L'amiral, comme un chevalier sans peur et sans reproche, va toujours devant ses troupes et sa marque indique sa propre position, à ses compagnons et à son ennemi.

Le général envoie ses troupes en avant, tandis qu'il reste à l'arrière, dans un abri blindé.

L'amiral, quel que soit son rang, est toujours le premier. Le général, plus il est haut, plus il est loin du danger personnel.

C'est pourquoi seules des situations comme celles-ci sont possibles dans l'armée, dont l'une m'a été racontée à Paris par l'ancien général d'état-major, le lieutenant-général, et maintenant marchand de vins fins à Paris, rue de Suresnes, Vladimir Nikolaevich von-Dreyer.

Le chef d'état-major d'une grande unité avait reçu l'ordre de l'état-major suprême de « *capturer une langue* ». Un ou deux bataillons furent envoyés en reconnaissance et à la chasse à la « *langue* » : ils ne capturèrent pas de « *langue* », mais perdirent trois cents des leurs, sans compter les blessés et les pertes de l'ennemi.

Dans la marine, dans une telle opération, le commandant en chef lui-même aurait péri, mais dans l'armée, qui a été puni pour cela ? Personne ! - une bagatelle militaire, caractérisée par le rapport de l'état-major - « *calme sur le front !* ».

À la guerre, tout est odieux, sauf la bravoure.

L'amiral - c'est le courage ; le général - c'est le meurtre.